Zeitschrift: Annales fribourgeoises

Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg

Band: 75 (2013)

Buchbesprechung: Notes de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

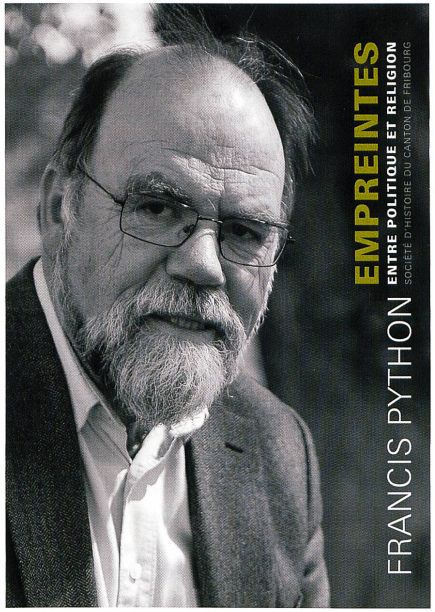
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

FRANCIS PYTHON, ENSEIGNANT ET CHERCHEUR

Francis Python, *EMPREINTES. Entre politique et religion*, Fribourg: Archives de la SHCF, vol. 12 (nouvelle série), 464 p.

Étienne Fouilloux est professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Lumière – Lyon 2.

Professeur ordinaire à l'Université de Fribourg depuis 1993, Francis Python a fait valoir son droit à la retraite en 2012. Une journée d'études en son honneur a été organisée le 4 octobre 2012. Au terme de celle-ci, lors d'une réception donnée à la BCU par la Société d'histoire du canton de Fribourg, qu'il présida et dont il fut l'un des animateurs, il a reçu le fort volume dont on rend compte ici, qui prouve l'ampleur et l'importance



de son travail comme professeur et comme historien. Car Francis Python fut d'abord un enseignant, ainsi qu'en témoignent avec précision deux des éléments dudit volume.

Tout d'abord la *laudatio* à trois voix de ceux qui furent ses adjoints, Alain Clavien, Claude Hauser et Anne-Françoise Praz (p. 387-398). Chacun à sa manière dit la conscience professionnelle du professeur, dans ses cours fort suivis comme dans son séminaire; mais surtout son attention à la formation des étudiants, notamment dans ce séminaire dont ses invitations m'ont permis d'apprécier le caractère tout à la fois convivial et laborieux; ou encore son aptitude au travail en équipe, au sein de l'université ou pour des projets qui la dépassent, ceux du Fonds national de la recherche en particulier. De ces témoignages se dégage ce qu'on pourrait appeler, sans trahir ce lecteur de la revue *Esprit*, le personnalisme pédagogique de Francis Python, soucieux de la communauté universitaire autant que des personnes qui la fréquentent, et donc apte à gérer leurs inévitables conflits sans cassure irréparable.

La liste des mémoires et des thèses soutenus sous son mandat montre l'étendue du travail accompli: pas moins de 288 mémoires de licence ou de master et de 15 thèses en vingt ans d'exercice, qui totalisent plus de 60 000 pages de papier dactylographié, lues et annotées, soit une moyenne de 3 000 pages par année universitaire. Pour avoir été soumis au même régime, à Lyon pendant dix ans, je sais ce qu'une telle épreuve représentait chaque année de juin à octobre. Impressionnante quantitativement, cette liste l'est aussi d'un point de vue qualitatif: si l'essentiel est en français, il y a quelques travaux en allemand et en italien; si beaucoup de titres concernent l'histoire du catholicisme en Suisse aux XIXe et XXe siècles, les études les plus variées d'histoire politique et culturelle ne manquent pas, ce qui a parfois dû exiger de leur directeur un exercice de l'ordre du grand écart. Là aussi, je parle en connaissance de cause. Francis Python a ainsi vu passer sous sa houlette une part non négligeable de la nouvelle vague des apprentis historiens suisses dont quelques-uns se sont fait un nom ensuite. Ce patient travail de formation, souvent peu visible, doit être salué: dans le périmètre universitaire qui était le sien, Francis Python a honoré le métier de professeur d'histoire.

Mais il est aussi un chercheur inventif et productif; mieux, un historien tout à la fois respectueux des fondamentaux de notre commune discipline et accueillant à ses efforts de renouvellement, y compris les plus récents. La meilleure preuve en est ici son «Plaidoyer pour une histoire des temps présents» (p. 369-385) qui fut sa leçon d'adieu le 9 mai 2012, dans l'*Aula magna* de l'Université de Fribourg. Pour avoir tenté, moi aussi,

de baliser le champ d'une histoire religieuse du temps présent[1], qu'on pourrait définir comme l'histoire dont certains témoins sont encore de ce monde[2], j'estime à son juste prix une telle réflexion. D'abord, il faut convaincre les collègues spécialistes des périodes plus anciennes qu'un tel effort vaut la peine d'être tenté et qu'il aboutira à mieux qu'à du bon journalisme: titulaire à l'origine d'une chaire d'histoire moderne et contemporaine, générale et suisse, Francis Python a joué un rôle majeur dans la reconnaissance d'un domaine propre pour l'histoire contemporaine, prolongée en histoire des temps présents. Ensuite, et là n'est pas la moindre difficulté, il faut convaincre les institutions ou les personnalités détentrices d'archives, les Eglises n'étant pas les plus réceptives à cette requête, qu'elles ont tout intérêt à les ouvrir à des professionnels de leur histoire plutôt que de laisser courir sur celle-ci les mythes les plus controuvés. Enfin et surtout, il faut bâtir une méthode appropriée qui, sans abandonner les matériaux classiques, manuscrits ou imprimés, soit capable de traiter des matériaux nouveaux et périssables, d'usage délicat, comme la mémoire des témoins, enregistrée ou filmée.

Au terme d'un parcours qui l'a conduit vers ce type d'histoire, Francis Python en tire un plaidoyer convaincant, du moins faut-il l'espérer. Après avoir repoussé des objections tenaces et incité les historiens de métier à ne pas bouder le temps présent, il montre combien le «présentisme» actuel, sans futur mais aussi sans passé, rend leur travail nécessaire, non pas seulement dans une perspective scientifique, mais aussi dans une perspective citoyenne: sans histoire des temps présents, les soubresauts de notre planète resteront indéchiffrables, livrés sans cadre de référence à des mémoires affrontées. Il n'est pas d'historien digne de ce nom qui ne puisse se féliciter d'un tel «plaidoyer», quitte à employer parfois d'autres mots que ceux de Francis Python.

Ce programme, l'historien de Fribourg ne l'a pas seulement conçu, il l'a vécu dans son itinéraire de recherche. Avant de le prouver, il faut enregistrer l'étendue de l'œuvre accomplie. Certes, Francis Python n'a pas écrit de gros livres, en dehors de ses thèses de doctorat et d'habilitation, mais la liste de ses publications, qui s'étend sur près de quatre décennies, montre qu'il a beaucoup écrit: une grosse centaine d'items, répartis en cinq rubriques. Nombre de ces items sont des directions d'ouvrages, des collaborations à des ouvrages dirigés par d'autres ou des préfaces aux ouvrages tirés des recherches d'étudiants, d'anciens élèves ou de collègues, preuve supplémentaire de la part du travail d'équipe dans la carrière de Francis Python.

1 Je préfère le singulier, sans pour autant être insensible à la pluralité des échelles géographiques et chronologiques.

2 Étienne Fouilloux, «Du côté du religieux», *Écrire l'histoire du temps présent. En hommage à François Bédarida*, Paris, CNRS Éditions, 1992, p. 275-281.

Son point d'ancrage scientifique est initialement une histoire assez classique des rapports entre le religieux et le politique dans le cadre du canton de Fribourg au XIXe siècle, signe d'un puissant enracinement local: depuis sa thèse de doctorat sur Mgr Marilley dans les tracas du Sonderbund, en 1982, Python a amplement restitué la place du canton de Fribourg dans la péripétie majeure de l'histoire suisse que fut, au milieu du XIXe siècle, l'affrontement entre cantons catholiques et cantons protestants autour de la structure de la Confédération helvétique. Il a contribué à renforcer la réputation déjà bien affirmée du canton, original car traversé par la frontière linguistique, comme bastion d'un catholicisme intégral et intransigeant. Mais il n'en est pas resté là. Avec sa thèse d'habilitation sur deux associations d'étudiants, Zofingue et la Société des étudiants suisses, la perspective s'élargit en 1992 à l'ensemble de la Suisse francophone, elle glisse du milieu du XIXe siècle vers le XXe, et d'une histoire politico-religieuse vers une histoire sociale et intellectuelle des faits politiques ou religieux.

Sur ce triple chemin, Francis Python fait son miel des recherches parallèles qui se développent alors hors de Suisse. Plusieurs articles majeurs repris dans ce recueil témoignent d'une telle évolution. Du côté d'une histoire proprement religieuse, et plus seulement d'une histoire politique du religieux, je retiendrais les deux textes sur les évêques de Lausanne, Genève et Fribourg dans la première moitié du XXe siècle, que j'ai eu l'occasion de rencontrer moi-même dans mes travaux: d'une part, le saisissant « œcuménisme patriotique » de Mgr Marius Besson, plus soucieux de paix civile que de véritable dialogue interconfessionnel (p. 259-271); et sa succession par Mgr François Charrière qui manifeste la dissociation du front intransigeant et les attentes «modernes» de certaines élites du diocèse au lendemain de la Seconde Guerre mondiale (p. 274-304). Du côté de l'histoire des intellectuels, je retiendrais l'étude sur l'influence du Sillon de Marc Sangnier dans l'Université de Fribourg au début du XXe siècle, qui introduit un ferment de pluralisme au sein d'une institution passablement conservatrice auparavant (p. 83-108); et surtout le travail pionnier sur la diffusion de la revue *Esprit* et du personnalisme d'Emmanuel Mounier en Suisse romande, pour laquelle il avait bâti des espoirs qui ne se sont finalement pas réalisés (p. 233-257). Ce choix évidemment subjectif dans un ouvrage foisonnant met en lumière la multiplication des passerelles établies avec la recherche en dehors de Suisse, en France notamment, où Francis Python a été souvent invité pour des colloques

ou des soutenances de thèse, et dont il suit la production avec attention comme le prouvent certaines références en bas de page. Ultime preuve d'un tel élargissement des perspectives, sa participation au programme de recherche sur le déclin des chrétientés depuis un demi-siècle, en collaboration avec les professeurs Yvon Tranvouez de l'Université de Bretagne occidentale à Brest et Christian Sorrel de l'Université de Lyon.

Comme la plupart des recueils de ce type, le volume offert à Francis Python au terme de sa carrière universitaire est bien plus qu'une collection de textes dispersés. Il donne une vue d'ensemble particulièrement bienvenue sur quarante ans de recherches et vingt ans d'enseignement au service de l'Université et du canton de Fribourg, bien sûr, mais aussi et surtout de la communauté historienne dans son ensemble.

Étienne Fouilloux

LE CHAPITRE AU CŒUR DU POUVOIR

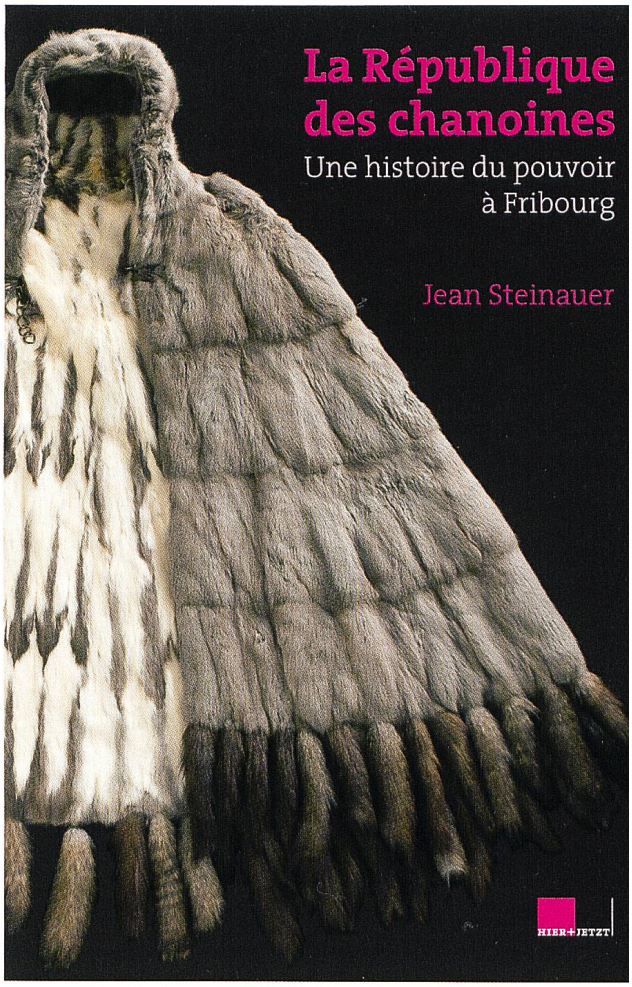
Jean Steinauer, *La République des chanoines. Une histoire du pouvoir à Fribourg*, Baden: hier+jetzt, 2012, 212 p.

Cet ouvrage relève plusieurs défis: commémorer le 500e anniversaire de la fondation du Chapitre de Saint-Nicolas sans être commémoratif; s'adresser au grand public tout en intéressant les spécialistes, et proposer une interprétation originale de l'histoire politique, sociale et religieuse de Fribourg du début du XVIe au milieu du XXe siècle. La perspective adoptée par l'auteur ressort avec clarté de son titre. Il s'agit de mettre en évidence à la fois les rapports étroits noués par les chanoines avec les autorités civiles et le pouvoir détenu par les premiers dans la société fribourgeoise, par-delà les changements de régime.

La première partie est consacrée à «l'épreuve de la Réformation». La fondation du Chapitre est éclairée par des contextes emboîtés: la montée en puissance de la ville et de son clergé vers 1500, la compétition avec le canton voisin de Berne, les liens changeants avec le Saint-Siège et la France. Le Chapitre, tout comme Fribourg, doit vite faire face au défi majeur de la Réforme: celle-ci entraîne une réaction résolue du pouvoir politique, qui purge les chanoines soupçonnés de sympathies protestantes. Si les autorités civiles défendent de façon opiniâtre le catholicisme, elles se montrent tout autant soucieuses de limiter les prérogatives du Saint-Siège après le concile de Trente: cette politique bénéficie aux chanoines, qui jouissent d'une large autonomie vis-à-vis de l'évêque de Lausanne et se sont arrogé certaines de ses compétences.

L'auteur s'intéresse dans la deuxième partie à la «citadelle», soit à la période comprise entre 1580 et 1798. Elle s'ouvre par l'arrivée des jésuites en 1580: ceux-ci prennent rapidement l'avantage sur les chanoines, notamment dans le domaine éducatif. Au XVIIe siècle cependant, on assiste à un nouveau basculement, avec la montée en puissance du patriciat, qui se réserve désormais les charges publiques: si les rapports entre les gouvernants et les chanoines, qui sont nommés par les autorités et appartiennent exclusivement aux familles patriciennes, se font encore plus étroits, «leur alliance est celle de concurrents» (p. 74), et les autorités assurent leur

prééminence. A l'instar de la ville, le Chapitre exerce son emprise sur les campagnes fribourgeoises à travers les incorporations de paroisses, qui lui permettent de s'emparer de bénéfices ecclésiastiques, mais aussi à travers l'administration de fait du diocèse. En effet, les chanoines ne reconnaissent pas l'autorité de l'évêque de Lausanne, et de violents conflits éclatent entre ces deux acteurs aux XVIIe et XVIIIe siècles, lorsque l'évêque est autorisé à s'établir à Fribourg: le Chapitre bénéficie de l'appui d'autorités civiles peu désireuses de partager leurs pouvoirs.

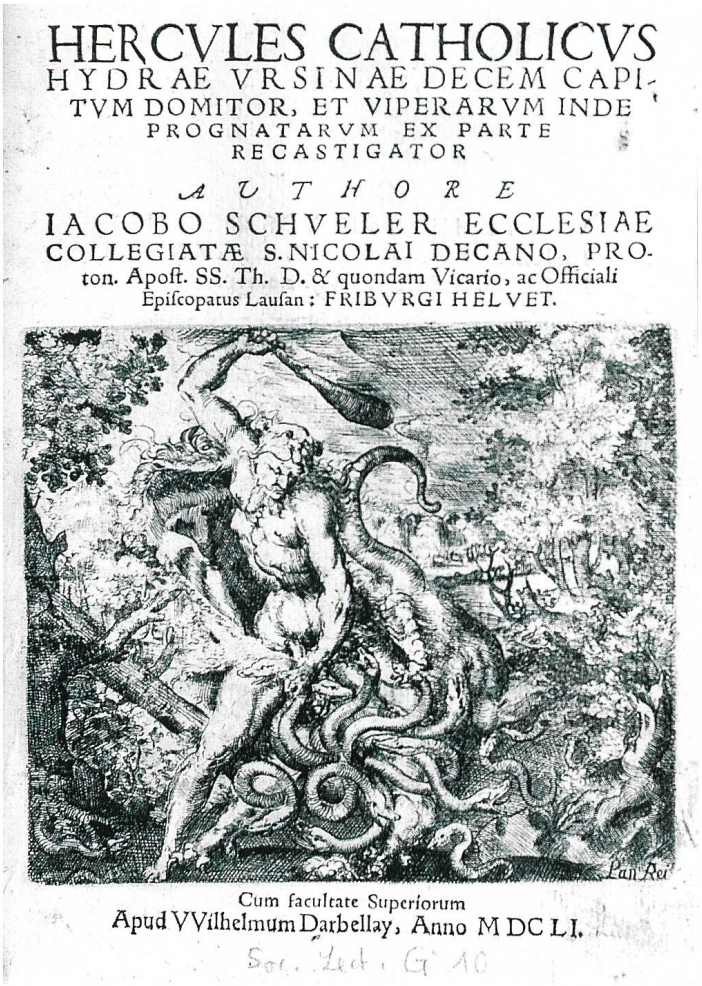


Dans la troisième partie, enfin, l'auteur aborde «l'épreuve des révolutions», soit la période allant de 1798 à la transformation du Chapitre collégial en Chapitre cathédral en 1925. La République helvétique provoque des bouleversements importants pour le canton, que la Restauration de 1815 s'efforce d'effacer. Si les patriciens demeurent tout d'abord hégémoniques au sein du Chapitre, celui-ci perd sa prééminence politique, ainsi qu'une partie de ses revenus et de sa fortune, tout en cultivant – à quelques exceptions près – une idéologie contre-révolutionnaire. Les décennies suivantes, marquées en particulier par le traumatisme du Sonderbund (1847), se caractérisent par une lutte victorieuse du conservatisme politique et religieux contre le libéralisme et le radicalisme, dans laquelle le Chapitre, toujours majoritairement réactionnaire, reste à l'arrière-plan. Le Chapitre se transforme cependant en profondeur au fil du XIXe siècle: à l'instar du canton, dans lequel la capitale n'est désormais qu'une commune parmi d'autres, le Chapitre se «ruralise». Par ailleurs, à l'époque de la «République chrétienne», les liens entre pouvoir politique et Chapitre se font une fois encore très étroits. Sa transformation en Chapitre cathédral lui est cependant fatale, puisqu'il perd son long combat contre l'évêque, ses paroisses incorporées et son autorité sur la capitale.

Dans son épilogue, l'auteur met en évidence une ultime (?) mue du Chapitre au XXe siècle: le retour de son emprise sur l'instruction publique, avec la nomination de chanoines à la tête des écoles, cependant que d'autres chanoines exercent un magistère culturel et musical. Il s'agit cependant d'un chant du cygne, et l'auteur peut conclure à juste titre que «le Chapitre de Saint-Nicolas régenta jusqu'aux années 1950 la "civilisation paroissiale"

qui s'acheminait doucement vers sa fin dans le canton de Fribourg» (p. 192). Ce bref compte rendu ne peut rendre justice aux vivants portraits de chanoines, aux analyses stimulantes fondées sur des sources originales, ou encore au style savoureux de l'auteur. Soulignons pour terminer quelques points forts de cet ouvrage. Son inscription dans la longue durée, tout d'abord, est très fructueuse: elle met notamment en évidence le complexe «obsidional» du Chapitre et du clergé, qui voient dans les révolutions du XIXe siècle le fruit direct de la Réforme du XVIe, et permet d'observer les permanences et les transformations dans les rapports entre les différents protagonistes – autorités politiques, Chapitre, évêque, jésuites. Son approche sociale et politique se révèle également pertinente: en partant du Chapitre, Jean Steinauer met à nu le cœur du pouvoir fribourgeois, et l'étude de l'origine sociale des chanoines est à cet égard particulièrement éclairante, tout comme l'articulation entre histoire du Chapitre et observation des rapports ville-campagne. L'attention à l'histoire de l'art permet de mettre en évidence les différentes strates d'un «lieu de mémoire» fribourgeois de premier plan, à savoir la cathédrale Saint-Nicolas, avec les analyses très réussies du nouveau chœur du XVIIe siècle et des vitraux des XIXe et XXe siècles. Enfin, la liberté de ton rafraîchissante de l'ouvrage permet de revisiter des pages que l'on croit bien connues de l'histoire fribourgeoise. Souhaitons que cet ouvrage, outre à être amplement diffusé, stimule de nouvelles recherches sur l'histoire religieuse, politique et sociale de Fribourg aux époques moderne et contemporaine.

Bertrand Forclaz


HERCVLES CATHOLICVS
HYDRAE VRSINAE DECEM CAPITVM DOMITOR, ET VIPERARVM INDE PROGNATARVM EX PARTE RECASTIGATOR
AUTHORE
IACOBO SCHVELER ECCLESIAE COLLEGIATÆ S. NICOLAI DECANO, PROton. Apoſt. SS. Th. D. & quondam Vicario, ac Officiali Epiſcopatus Lauſan: FRIBVRGI HELVET.
Cum facultate Superiorum
Apud VVilhelmum Darbellay, Anno M DC LI.
Soc. Lect. G 10

L'Hercule catholique terrassant l'hydre des ours: frontispice d'un ouvrage de polémique anti-Réforme publié par le chanoine Jacques Schueler, l'une des meilleures (et des plus fortes) têtes du Chapitre au XVIIe siècle. BCU, Soc. LECT G10.

LE REFUS DU FOLKLORE

François Rime (dir.), *La fête de la poya Estavannens 1956-2000*, Bulle / Neuchâtel: Musée Gruérien / Alphil, vol. 1, 188 p.

A l'automne, Semsales, Charmey ou Albeuve célèbrent la désalpe. La poya, départ printanier des troupeaux pour les verdoyants alpages, se fête quant à elle à Estavannens. Depuis 1956, ce petit village de l'Intyamon a par six fois accueilli l'organisation de cet événement. La tenue en 2013 d'une septième édition est l'occasion pour le Musée gruérien de faire coup double: un premier ouvrage déjà disponible revient sur les réjouissances passées, tandis qu'un second – à paraître cet automne – relatera celles de 2013. Historiens, agronomes, journalistes ou ethnologue, neuf auteurs ont collaboré à la rédaction du premier volume, qui constitue l'objet de la présente recension. L'ouvrage se divise chronologiquement en six parties, chiffre correspondant au nombre de fêtes organisées entre 1956 et 2000. De quatre à six articles composent chacune de ces subdivisions, François Rime ouvrant à chaque fois les feux. Ses six articles introductifs ne relatent pas seulement le déroulement général de chacune des fêtes. Par leurs titres, allant du «temps de la célébration» au «temps de l'ouverture», en passant par les temps «du rassemblement», «des incertitudes», «des changements» et «des traditions», ils soulignent tout à la fois l'esprit particulier de chaque fête, mais aussi leur continuité. Ils forment la charpente de l'ouvrage. A leur suite, biographies et interviews d'acteurs de la manifestation, florilèges d'échos de la presse d'époque, ou encore avis de spécialistes sur l'évolution de l'agriculture, détaillent et précisent les particularités de chaque fête et de son époque. L'iconographie est pléthorique: outre les photos parsemant le texte, chaque partie se termine par plusieurs pages d'illustrations.
Un terme revient de façon récurrente tout au long du texte: folklore. Il désigne, mais dans un sens suranné et passéiste, l'ensemble des traditions populaires d'une société. Les organisateurs des Poyas refusent ce qualificatif pour leur création. Car ce mot sent la naphtaline, comme le dit Michel Gremaud, fils du fondateur. Il cristallise un fait central dans l'histoire de la Poya d'Estavannens, à savoir le décalage toujours croissant entre la vision idéalisée et la réalité de la vie pastorale. Si les éditions de 1956 et 1960 célèbrent et rassemblent un monde agricole encore assez traditionnel, en 1966 arrivent les premiers doutes: «Henri Gremaud perçoit les paradoxes

du temps: comment faire une fête paysanne quand l'agriculture est en crise? Comment célébrer un acte important de la vie terrienne alors que les chaudières sont sur le point de disparaître?» La Poya de 1976 entretient l'espoir «que le Paradis n'est pas complètement perdu», et celle de 1989 s'éloigne encore un peu plus de la réalité économique du monde paysan, en prenant «le parti d'illustrer un passé que l'on sait révolu». Mais celle de 2000 s'ouvre au monde, en accueillant groupes folkloriques et races bovines de plusieurs pays étrangers. La Poya a retrouvé sa place. Certes elle contribue à maintenir vivant un patrimoine ancestral et précieux, comme le prouvent les visiteurs toujours plus nombreux et toujours aussi enthousiastes pour les démonstrations de métiers anciens. Mais paradoxalement, «en rompant avec la célébration [exclusive] du monde de l'armailli», elle se rapproche des agriculteurs, qui «bâtissent en s'ouvrant sur un monde prometteur de possibilités nouvelles».

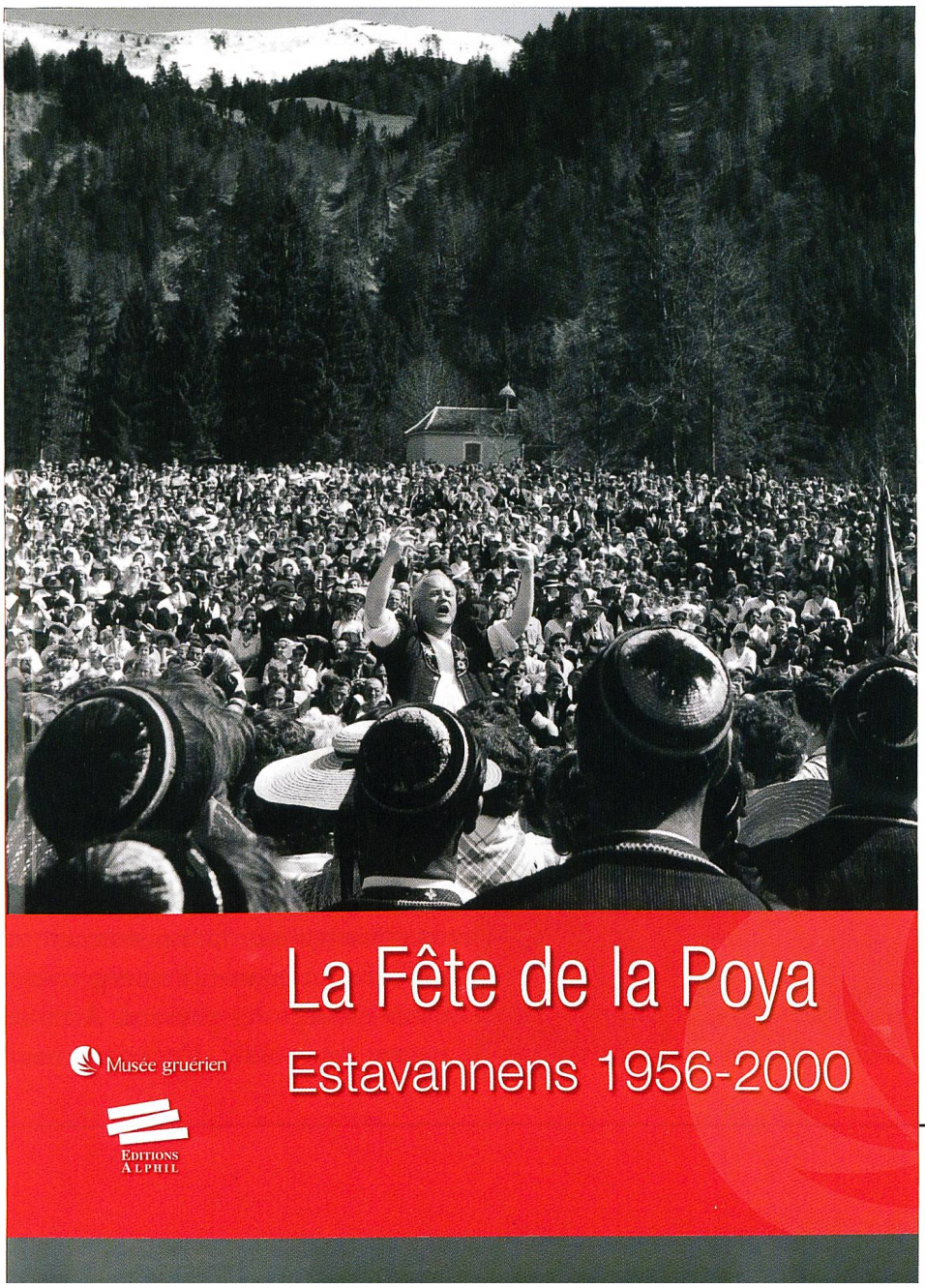
L'avis de spécialistes du métier est particulièrement bienvenu au sein de cet ouvrage. Les agronomes Nicolas Doutaz et Jérémie Forney synthétisent l'histoire de l'agriculture préalpine depuis un demi-siècle, du modèle encore traditionnel de 1956 à l'actuel, empreint d'écologie et d'ouverture au libre échange, en passant par le productivisme effréné des années 1970 à 1990. Ils placent ainsi en parallèle l'évolution du travail des paysans et la représentation qu'en fait le rassemblement stabadin.

La Poya accorde une très large place à la musique. Le chant éponyme, véritable hymne national gruérien, dont 1956 marque le 75ème anniversaire, constitue d'ailleurs le point de départ de la fête, dont le défunt abbé Bovet est une figure tutélaire. André Corboz – compositeur, directeur entre autres chorales de la Maîtrise de Saint-Pierre-aux-Liens, fondateur du Chœur des Armaillis de la Gruyère – dont «la personnalité charismatique a profondément marqué la Gruyère musicale», est cofondateur de la manifestation. Après lui, d'autres grands noms de la musique fribourgeoise apportent leur pierre à l'édifice, comme Oscar Moret ou Michel Corpataux. Plusieurs interviews donnent la parole aux acteurs musiciens des Poyas. Et si les *hits* du répertoire traditionnel tiennent toujours le haut du pavé, des compositeurs contemporains reçoivent également la possibilité de présenter leurs créations.

L'histoire de la Poya, c'est aussi celle des hommes qui l'ont faite. Des biographies d'André Corboz, Henri Gremaud et Oscar Moret, ainsi que des interviews de Jean-Jacques Glasson, Michel Corpataux et Raymond Gremaud enrichissent l'ouvrage. Un historique de l'Association gruérienne des costumes et coutumes (AGCC), société incontournable dans le monde de la sauvegarde

des traditions locales, complète la liste des orchestrateurs des Poyas. Le livre ne manque tout de même pas de relever le léger hiatus, sans conséquence néfaste aucune, d'une fête campagnarde organisée à l'instigation… de la bourgeoisie bulloise. François Corboz se rappelle avec malice qu'on «rigolait un peu sous cape d'entendre le Chœur-mixte de Bulle composé de citadins qui chantaient *Nouthra Dona di Maortse* avec la bouche en cul-de-poule».
Les premières grandes figures, les Naef, Gremaud, Corboz, ont déjà disparu. Restent leurs proches et leurs successeurs, dont ce livre a le mérite de collecter les souvenirs.

François Blanc



HOMMES DE TERRE ET ROBES DES CHAMPS

Grangeneuve. 125 ans au service de la formation et du conseil / 125 Jahre im Dienst von Bildung und Beratung,
Pro Fribourg 179 (2013-II), 136 p., ill.

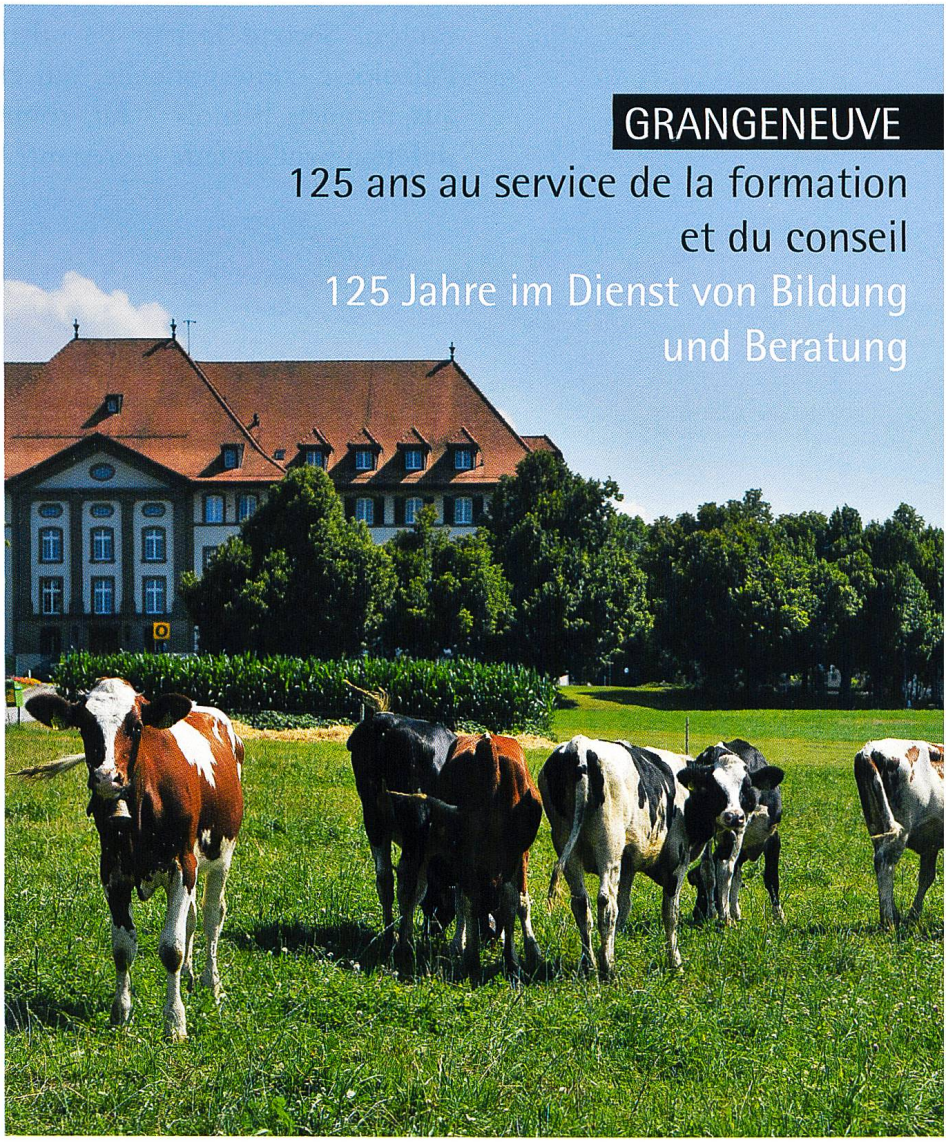
Les 125 ans de l'Institut agricole cantonal coïncident avec les 750 ans du domaine sur lequel il s'étend, celui de la Grange Neuve bâtie par les moines d'Hauterive (elle est mentionnée en 1263). Sachant au surplus que le cœur de l'IAG, soit la ferme-école et son pensionnat, fut depuis 1903 et durant un demi-siècle aux mains de religieux marianistes français; sachant d'autre part qu'entre 1900 et 1961 l'intendance de l'ensemble fut confiée à la congrégation des Sœurs de Baldegg, évaluez l'importance et l'effet du catholicisme comme intrant dans l'agriculture fribourgeoise, du Moyen Age à nos jours. Question subsidiaire: la soutane favorise-t-elle le rendement des terres?

On blague, mais le problème apparaît à plusieurs reprises dans les contributions de deux historiens, Michel Charrière et Bernhard Altermatt, au dernier numéro de la revue *Pro Fribourg*. On peut le poser de façon plus académique, en s'interrogeant sur le lien entre l'idéologie et l'action du gouvernement, d'une part, et la réalité des campagnes fribourgeoises de l'autre: comment l'Institut de Grangeneuve a-t-il répondu aux besoins et aux attentes, aux contraintes économiques et à la mentalité du monde paysan? Brutalement dit: comment a évolué l'adéquation de l'IAG à ses objectifs et à son terrain? Les inflexions de la politique fribourgeoise rythment cette histoire, mais ses conditions-cadre débordent évidemment l'espace cantonal; au-delà des cycles conjoncturels et des orientations législatives données par la Confédération, il faudrait prendre en compte rien moins que les révolutions techniques et commerciales qui ont bouleversé l'agriculture.

La pré-histoire de Grangeneuve se passe à l'abbaye d'Hauterive, supprimée par le régime radical qui installe en 1850 une école d'agriculture dans les murs du couvent. En 1858, les libéraux-conservateurs la transformeront en école normale «des campagnes», dans l'idée que les instituteurs peuvent transmettre un savoir agricole de base aux enfants des paysans. Aucune de ces deux formules, en réalité, ne trouve son public. L'enseignement

est jugé trop cher, ou trop théorique, d'ailleurs on a besoin des gamins pour aider à la ferme.

La proto-histoire de l'IAG débute… hors de Grangeneuve, en 1888, avec la création d'une station laitière en ville de Fribourg, sur le plateau de Pérolles (en fait, il appartient encore à la commune de Villars-sur-Glâne), et celle d'une école de fromagerie à Treyvaux. On pare au plus urgent, car la production laitière fribourgeoise, seul espoir de redressement d'une agriculture en dépression depuis des décennies, a un sérieux problème de qualité. Cette visée économiste de l'enseignement agricole contraste un peu avec l'ambition d'encadrement social affichée, à la même époque, pour l'enseignement professionnel en Basse-Ville de Fribourg (cartonnage et rempaillage). Mais peut-être le régime pythonien jugeait-il la jeunesse ouvrière plus dangereuse, pour son propre salut éternel et pour la tranquillité de l'Etat, que celle des campagnes sur lesquelles il s'appuyait.



L'histoire de l'IAG depuis 1900, finement analysée sur le plan des structures par Michel Charrière, obéit à deux mouvements: diversification des enseignements, des clientèles, des activités productives, d'une part; regroupements et concentrations, de l'autre, en fonction de nouvelles demandes et de nouveaux besoins. En quelques décennies s'installeront sur le site de Grangeneuve, outre les installations laitières de Pérolles et de Treyvaux, l'école ménagère paysanne, la «vulgarisation agricole» et diverses «stations» spécialisées. L'idée générale, constante, est de coller à la réalité du pays mieux que ne le font, dans leur ferme-

école, les Marianistes attachés à une clientèle de hobereaux, propriétaires outre-Jura de domaines immenses à l'échelle des exploitations familiales fribourgeoises. Détail illustratif, la «maison des Français» offre à ses pensionnaires un court de tennis…

Sur le plan des contenus, étudiés par un Bernhard Altermatt toujours attentif aux minorités, l'IAG est arrivé au terme d'une marche patiente vers l'égalité des sexes et des langues. Principale cause de cette lenteur: la modicité des moyens financiers, au nom de quoi la minorité était priée d'attendre; une section germanophone fut enfin ouverte à Grangeneuve en 1952, un siècle après les débuts de l'enseignement agricole dans le canton. Second facteur de ralentissement: la mentalité insulaire et l'idéologie confessionnelle, qui empêchaient par exemple de recourir aux manuels bernois – car, comme chacun sait, les plantes poussent différemment en terre protestante.

Jean Steinauer